

## *Miley Cirus et les malheureux du siècle* de Thomas O. St-Pierre

Yan Hamel

Numéro 269, été 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/91334ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

### ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer ce compte rendu

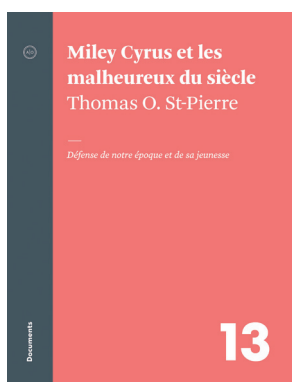
Hamel, Y. (2019). Compte rendu de [*Miley Cirus et les malheureux du siècle* de Thomas O. St-Pierre]. *Spirale*, (269), 74–75.

# Essai ou tentative ?

## MILEY CIRUS ET LES MALHEUREUX DU SIÈCLE

THOMAS O. ST-PIERRE

Atelier 10, 2018, 105 p.



Plusieurs essayistes contemporains déplorent la méconnaissance dont souffre leur genre de prédilection. L'essai reste encore trop souvent tenu pour une œuvre argumentative mal ficelée, péchant par l'absence de cette rigueur à laquelle les lecteurs sont en droit de s'attendre d'un traité philosophique ou d'une étude universitaire en sciences humaines. Il semble difficile de faire admettre que l'essai crée sa propre véridicité en écriture – comme peuvent aussi le faire le poème, le roman – par un travail esthétique sur l'énonciation, les figures de style, le rythme de la prose et non pas par une documentation fouillée ou par la valeur cognitive d'un agencement irréprochable de syllogismes.

Comment peut-on alors départager les bons et les mauvais essais ? Je suis tenté de reprendre à mon compte l'idée élaborée par Proust (entre essai et roman) dans la seconde partie du *Côté de Guermantes*. Un écrivain (et donc un essayiste) a de l'importance s'il publie des œuvres où les rapports entre les choses sont absolument différents de ceux qui les liaient pour moi avant que je ne commence la lecture, tellement différents en fait qu'il me semble au début ne comprendre presque rien de ce qui est écrit, mais sans que je croie pour autant la phrase mal faite ; c'est moi qui au départ ne suis pas assez fort et agile pour aller jusqu'au bout. L'essayiste qui en vaut la peine m'oblige à reprendre mon élan, à m'aider « *des pieds et des mains pour arriver à l'endroit d'où je verr[ai] les rapports nouveaux entre les choses* ».

*Miley Cyrus et les malheureux du siècle* aurait pu avoir ce qu'il faut pour porter ses lecteurs ailleurs. Nous vivrions en une époque injustement mal-aimée dont « Miley » incarnerait les complexes cardinaux. Tournant autour de ce foyer, le texte juxtapose avec une fluidité ludique des billets d'humeur, une biographie synthétique de la chanteuse, l'ébauche d'un « *scénario conventionnel de comédie romantique* », divers modes d'emploi (pour tonner contre son époque, pour faire oublier son succès, pour s'indigner sur les réseaux sociaux), des intermèdes (sur la haine de soi, sur la fin du monde), etc. Il établit des liens inusités entre tel trait de la chanteuse pop (ou telle caractéristique supposée de notre temps) et les œuvres de Chomsky, Houellebecq, La Rochefoucauld, Laurendeau, Perrault, Platon, Rousseau, Starobinski, Tolstoï et quelques autres. (Je signale au passage l'absence de références à des textes écrits par des femmes, ce qui a de quoi surprendre dans un essai qui se targue de se prononcer sur le féminisme, et ce, en cherchant à se saisir d'une représentation exacerbée de la féminité contemporaine.)

[...] la littérature, sous toutes ses formes, devrait s'harmoniser assez mal avec l'exposition banale des certitudes étroites, des clichés donnés pour argent comptant et des charriées abêtissantes d'idées reçues auxquelles nous expose *ad nauseam* le grand reportage universel.

Mais le texte en courtepoinde de Thomas O. St-Pierre, qui porte le genre de l'essai aux limites de l'éclatement, ne remplit pas pour autant ses promesses. Je m'étais attendu à ce qu'une telle œuvre procède d'une recherche formelle la démarquant de la chronique ordinaire ou de l'entrée de blogue écrite à la va-vite dans l'espoir de ramasser quelques « J'aime » ; la littérature, sous toutes ses formes, devrait s'harmoniser assez mal avec l'exposition banale des certitudes étroites, des clichés donnés pour argent comptant et des charriées abêtissantes d'idées reçues auxquelles nous expose *ad nauseam* le grand reportage universel. Il est possible de ne pas aimer Henri de Montherlant (pour prendre le premier exemple qui me vient en tête) ; les détracteurs les plus injustes de *Service inutile* n'imaginent pas pour autant son auteur infligeant au public français de l'entre-deux-guerres quelque chose d'aussi plat que : « *C'est une loi universelle de l'humanité : les générations montantes sont toujours critiquées par celles qui les ont précédées.* » L'amateur d'essais se détournera avec raison d'une œuvre commençant par deux lapalissades qui amènent une fausse évidence : « *Tous les parents pensent que leur enfant est différent des autres. Tous les artistes croient que leur œuvre est unique et novatrice. Et tous les penseurs, même les penseurs du dimanche, sont persuadés que leur époque est particulière.* » Je comprendrai en outre cet amateur (mon semblable, mon frère) de ne pas louer avec trop de ferveur une écriture qui donne à lire des phrases débutant par : « *Personnellement, je* ». Un profond malaise s'immisce en moi toutes les fois où je me prends les jambes dans une prose abusant de ce que j'appelle le « nous d'enfermement », c'est-à-dire un usage de la première personne du pluriel visant à me rallier, contre mon intelligence, aux idées réductrices proposées par un auteur peu tenté de fouiller ses propres zones d'ombre. Je refuse à Thomas O. St-Pierre et à son livre le droit de penser que je puisse me retrouver là-dedans : « *Le miroir que Miley nous tend réfléchit la façon dont nous regardons, réprobateurs et consternés, notre époque : sa jeunesse, sa musique, son rapport au succès, ses réseaux sociaux, ses mœurs, ses rapports interpersonnels.* » (J'ai choisi au bonheur cette phrase-ci, entre cent autres possibles.)

Thomas O. St-Pierre a tout de même raison de penser que la connaissance pousse « *au doute, à l'incertitude, à l'ambiguïté, à la nuance quant à la "relativité fatale des vérités humaines", pour citer Milan Kundera.* » Dommage que son texte ne le sache pas. *Miley Cyrus et les malheureux du siècle* reste emmuré dans ce que l'auteur nomme doctement « *ce moment où on se bâtit presque pour la vie un réseau de préférences, de critères, d'amis, d'habitudes, de dégouts.* » Cependant, il y a des gens – les écrivains, les artistes – qui n'en arrivent jamais à ce stop. C'est d'ailleurs pour me le faire rappeler, encore, toujours, que j'aime lire. Dans le premier de ses essais « *Par divers moyens on arrive à pareille fin* », Montaigne dit : « *Certes c'est un sujet merveilleusement vain, divers, et ondoyant, que l'homme : il est malaisé d'y fonder jugement constant et uniforme.* » Voilà le paradoxal socle d'instabilité sur lequel se fonde la bonne écriture essayistique : je souhaite que Thomas O. St-Pierre, s'il doit persister à pratiquer le genre, parvienne à trouver les moyens (scripturaux) de se mettre en mouvement.